

LA BIENTRAITANCE DANS DIFFÉRENTES CULTURES

DE LA BIENTRAITANCE À LA MALTRAITANCE : UNE MINCE LIGNE ROUGE...

Bernard Terrisse

Université du Québec à Montréal, Québec, Canada

Résumé :

Dans cet article, l'auteur rappelle tout d'abord les difficultés rencontrées pour définir le concept de bientraitance et l'absence d'une réflexion synthétique sur ce thème alors que le concept de maltraitance est abondamment documenté. La bientraitance, parce qu'elle implique une action d'un individu sur un autre, d'un parent sur un enfant par exemple, ne peut être assimilée à un état de bien-être (« well-being » ou « wellness »).

L'auteur propose de définir la bientraitance de l'enfant comme l'ensemble des comportements éducatifs parentaux et institutionnels permettant une adaptation harmonieuse et réussie de celui-ci aux conditions de vie qui prévalent dans son milieu de vie. Ceci l'amène à conclure que la bientraitance est étroitement liée aux écosystèmes et, par conséquent, que des pratiques perçues comme maltraitantes dans une société ou à une époque données peuvent être, ou avoir été, en réalité, bientraitantes dans une autre société ou à une autre époque... D'où la subjectivité du concept dans les différentes cultures.

La recension des écrits scientifiques de langue française met en évidence un fait significatif : il existe une multitude de publications sur la maltraitance mais moins d'une dizaine sur la bientraitance... Quant à la recension de la littérature scientifique de langue anglaise, si l'on traduit bientraitance par « well-being » ainsi que l'ont fait les promoteurs de ce congrès, on peut constater qu'il n'existe pas moins de 2,660,000 publications à ce jour sur ce thème... Cependant la notion de bientraitance correspond-elle à la notion de « wellness » qui est définie comme « une sensation agréable procurée par la satisfaction des besoins physiques et l'absence de tensions psychologiques » ou encore à la notion de « well-being » (bien être) définie comme « un état physique et psychique de l'homme qui lui donne le sentiment d'être satisfait dans un environnement donné » ? (Granddictionnaire.com 2002). Il nous apparaît que la notion de bientraitance suggère l'idée d'une action d'un sujet sur un autre sujet, d'une personne qui en traite bien une autre, en l'occurrence de parents ou d'éducateurs qui traitent bien l'enfant alors que la notion de bien être est liée à un état. Cet état de bien être, c'est peut-être celui d'une personne satisfaite dans ses besoins physiques et psychiques mais ceci est un point de vue totalement subjectif car, à la limite, un enfant peut sans doute être maltraité et connaître un état de bien être, tout comme l'adulte peut, par exemple, consommer des drogues ou de l'alcool et se sentir ensuite dans un état de bien être... Ainsi que le soulignent d'Houtaud et Manciaux (2000) dans leur recherche sur l'étymologie du terme, traiter

quelqu'un, c'est se comporter ou se conduire envers quelqu'un, s'en occuper de telle ou telle manière, bonne ou mauvaise.

Faut-il alors définir la bientraitance par opposition à la maltraitance (traiter avec violence, rudoyer sur le plan physique, critiquer, blesser, humilier sur le plan psychologique) ? C'est la position à laquelle semblent se rallier Pourtois, Desmet et Nimal (2000) lorsqu'ils écrivent « Sa définition se fait alors par défaut : la bientraitance est l'absence de facteurs de maltraitance » (p. 73). Il y aurait bientraitance quand il n'y a pas de maltraitance...

Or, dans toutes les sociétés, la finalité éducative des parents est d'amener l'enfant à s'adapter avec succès à son environnement physique, culturel, économique et social afin qu'il y soit autonome, performant et qu'il y assure à son tour ses rôles d'adulte. Pour les anthropologues (Levine, 1988 ; Ogbu, 1981), les objectifs et les pratiques parentaux constituent une réponse adaptée et fonctionnelle aux conditions écologiques, économiques et sociales des groupes humains. Williams et William (1979) soutiennent aussi que la plupart des modèles d'éducation proviennent des valeurs et des croyances dominantes au sein d'un groupe social. Les valeurs et les pratiques parentales ne seraient ainsi que « le résultat d'une longue accumulation d'expériences encodées et transmises de génération en génération, bien que sans cesse modifiées au fil des événements de l'histoire, parce qu'elles ont démontré qu'elles permettaient d'adapter l'enfant aux exigences du groupe d'appartenance et à son environnement » (Pithon et Terrisse, 1994, p. 366.)

Dans cette perspective, la bientraitance des enfants peut être définie comme l'ensemble des comportements éducatifs émanant des parents et de l'ensemble de la collectivité, (en premier lieu de l'institution scolaire et de ses acteurs) destinés à adapter l'enfant de façon harmonieuse aux conditions de vie qui prévalent dans cette collectivité. La maltraitance, tant physique que psychologique, à l'inverse, c'est l'ensemble des comportements éducatifs nuisant à cette adaptation, que ceux-ci soient actifs et extériorisés (violence) ou passifs et intériorisés (négligence, indifférence).

La notion de bientraitance est donc étroitement liée au contexte historique et socio-culturel, elle est soutenue par les représentations et les idéologies concernant la famille et l'enfant communes à une société donnée ainsi que l'écrivent Pourtois, Desmet et Nimal (2000), voir à une classe sociale ou à un groupe particulier de cette société.

Depuis les travaux de Mead (1973) sur les pratiques éducatives de différentes tribus d'Océanie (Arapesh, Tatmul, Mundugumor), de nombreux chercheurs en anthropologie, sociologie ou ethnologie (Laosa, 1980 ; Lê Thanh, 1991 ; Levine, Miller et West, 1988) ont largement mis en évidence la variabilité des pratiques éducatives parentales selon les peuples, les cultures et les environnements. Ainsi, d'une façon générale, les mères des pays pauvres, où les moyens de subsistance sont rares et où le taux de mortalité infantile est élevé, ont tendance à développer des pratiques presque exclusivement orientées vers le bien-être physique, la sécurité et les soins corporels au détriment du développement cognitif et affectif. D'après Erny (1972), le bébé africain serait nourri dès qu'il le demande, sans horaire fixe et pré-établi comme dans les sociétés occidentales. Il vit encore en symbiose avec sa mère, n'est pas éduqué à la frustration, fait peu d'efforts pour satisfaire ses besoins et développe ainsi peu d'initiatives alors que l'enfant occidental doit, dès le plus jeune âge, apprendre à s'affirmer et à se contrôler. Dans la famille africaine,

l'individu dépend, souvent encore, non seulement de ses géniteurs mais aussi du clan, de la tribu et de ses ascendants. La famille ne pousse donc pas l'enfant à acquérir son autonomie car il serait socialement néfaste pour lui qu'il ne dépende pas des autres puisque l'interdépendance et la solidarité sont nécessaires pour que l'individu soit intégré au clan. Dans les sociétés occidentales, peu stimuler l'enfant sur le plan cognitif, ne pas favoriser l'acquisition précoce de l'autonomie serait déjà considéré comme une certaine forme de négligence. Que dire alors de certaines pratiques, telle l'excision, qui est toujours pratiquée par conformisme social dans certains pays africains, la jeune fille ne pouvant être ni admise par la tribu ou le village, ni se marier si elle est différente des autres femmes du groupe. Il s'agit d'un cas avéré de maltraitance dans n'importe quelle société occidentale. De la même façon, si l'individu doit être confronté à un environnement physiquement hostile ou difficile, il est nécessaire qu'il y soit préparé en apprenant à supporter douleur et privations physiques. Sabatier et coll. (1990), dans une étude sur les mères de différentes origines (nord-américaine, asiatique, antillaise), ont montré que les mères canadiennes punissaient les enfants par la parole, alors que les autres mères les punissaient surtout physiquement. Les premières sont issues d'une société urbaine et industrielle où les sanctions corporelles ne sont plus pratiquées ni à l'école ni dans les milieux de travail alors que les secondes proviennent de sociétés rurales où les aspects physiques du travail prédominent encore. D'où, l'incompréhension mutuelle qui s'établit entre les intervenants sociaux et certaines familles immigrantes, les premiers taxant de maltraitants les parents de ces familles qui utilisent les punitions physiques avec leur enfant, pour de mauvais résultats scolaires par exemple, alors que les seconds se sentent particulièrement justifiés d'y avoir recours.

Dans le même ordre d'idées, les conditions lamentables dans laquelle travaillent de très jeunes enfants « loués » par leur famille à des ateliers de tissage ou des briqueteries dans certains pays du Moyen-Orient ou d'Asie sont évidemment considérées comme de la maltraitance dans les pays occidentaux. Mais dans un contexte d'extrême pauvreté ne vaut-il pas mieux que ces enfants contribuent à leur propre survie et à celle de leur famille plutôt que de mourir de faim ?

Si la relativité des pratiques de bienveillance et de maltraitance est évidente lorsqu'on les analyse et les compare dans les pays riches et les pays pauvres, la ligne de démarcation qui les sépare est encore plus floue lorsqu'on tente de les considérer sur le plan plus spécifiquement culturel, surtout dans un contexte d'immigration. L'obligation de fréquentation scolaire pour leurs enfants que doivent assumer les parents, l'éducation dans la langue d'origine, l'observation de pratiques religieuses qui réglementent toute la vie civile alors que les enfants doivent s'adapter à des sociétés laïques, le rejet de certaines pratiques médicales (vaccinations, transfusions,) peuvent susciter autant d'interrogations puisque des pratiques bienveillantes vis à vis de l'enfant ne peuvent être que conformes aux valeurs, aux idéologies, aux coutumes et aux lois du groupe majoritaire dans la société à laquelle il doit s'adapter.

Le concept de bienveillance envers les enfants est donc, pour nous, éminemment subjectif et ne peut être défini que si l'on considère l'ensemble de l'écosystème dans lequel l'enfant évolue. En fonction de l'environnement auquel doit s'adapter l'enfant, ce qui peut être considéré comme de la maltraitance dans une société pourrait être perçu comme de la bienveillance dans un autre environnement et l'inverse.

Seuls les différents acteurs dans une culture spécifique peuvent définir ce qui peut être considéré comme bienveillance ou malveillance dans cette culture et établir les balises qui permettent de ne pas franchir la mince ligne rouge qui les sépare dans des cultures différentes.

Références

- Erny, p. (1972). *Les premiers pas dans la vie de l'enfant d'Afrique noire (Naissance et première enfance)*. Paris : Éditions de l'École.
- (d') Houtaud, A. et Manciaux, M. (2000). « Des mots sur les mots aux mots de demain ou de la malveillance à la bienveillance avec les mots », *In* M. Gabel, F. Jésus et M. Manciaux (Dir) *Bienveillances, mieux traiter les familles et les professionnels*, (pp. 35-44), Paris : Éditions Fleurus psycho-pédagogie.
- Laosa, L. (1980). « Maternal teaching strategies in Chicago maternal and anglo-american families : The influence of culture and education on maternal behavior ». *Child Development*, 51, 759-765.
- Lê Thanh, K. (1991). *L'éducation : cultures et sociétés*. Paris : Publications de la Sorbonne.
- Levine, R. A., P. M. Miller et M. M. West (1988). *Parental behavior in diverse societies. New directions for child development*. San Francisco, Cal. : Jossey-Bass.
- Levine, R. A. (1988) « Human parental care : Universal goals, cultural strategies, individual behavior ». *In* R. A. Levine, P. M. Miller et M. M. West (Dir), *Parental behavior in diverse societies. New directions for child development*. (pp. 3-12), San Francisco, Cal. : Jossey-Bass.
- Mead, M. (1973). *Une éducation en Nouvelle-Guinée*. Paris : Bibliothèque scientifique Payot, 310 p.
- Ogbu, J. V. (1981). « Origins of social competences : A cultural-ecological perspective ». *Child Development*, 52, p. 413-429.
- Pithon, G. et Terrisse, B. (1994). « L'évaluation diagnostique et formative assistée par ordinateur appliquée à un processus de formation en éducation parentale ». *In* M. Perrez, J. L. Lambert, C. Ermert et B. Plancherel (Dir) *Familles en transition*, (pp. 360-384), Fribourg : Éditions de l'Université de Fribourg / Hans Huber Verlag.
- Pourtois, J. P., Desmet, H. et Nimal, P. (2000). « Vers une définition des conditions de bienveillance », *In* M. Gabel ; F. Jésus et M. Manciaux (Dir) *Bienveillance, mieux traiter les familles et les professionnels*, p. 67-92, Paris : Bibliothèque Fleurus psycho-pédagogie.
- Sabatier, C., A. Pomerleau, G. Malcuit, C. St-Laurent et L. Allard (1990). « Comment les mères montréalaises se représentent-elles le développement du nourrisson ? Une comparaison de trois cultures ». *In* S. Dansereau, B. Terrisse et J. M. Bouchard (Dir), *Éducation familiale et intervention précoce*, (pp. 87-102), Montréal, Qué. : Éditions Agence d'Arc.
- Williams, H. B. et William, E. (1979). « Some aspects of childrearing practices in three minority subcultures in the United States ». *Journal of Negro education*, 48, 408-418.